

Mathias Enard

Remonter l'Orénoque

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans les corps qu'ils ouvrent, les patients qu'ils soignent, et jusque dans leur amitié, deux chirurgiens cherchent, comme à tâtons, une vérité qui justifierait leur propre existence. Youri opère sous les yeux de Joana, la jeune infirmière qu'Ignacio convoite ; au cœur d'un été caniculaire et d'un hôpital en pleine déliquescence, l'un se perd dans la passion comme l'autre dans l'alcool et la folie. Ils pousseront Joana à les fuir, à entreprendre un long voyage au Venezuela : remonter le grand fleuve Orénoque sera pour elle l'occasion de démêler, depuis le ventre tiède d'un cargo, l'écheveau de leurs vies.

Au fil de ce voyage vers l'Amazonie, le deuxième roman de Mathias Enard nous emporte au centre d'un triangle amoureux dont les sommets seraient la naissance, le corps et le désir, tous trois si ténus qu'ils ne sont peut-être que des reflets sur les eaux boueuses d'une rivière mythique.

MATHIAS ENARD

Né en 1972, Mathias Enard a étudié le persan et l'arabe et fait de longs séjours au Moyen-Orient. Il vit à Barcelone. Il est l'auteur de quatre autres romans chez Actes Sud : La Perfection du tir *(2003, Prix des cinq continents de la francophonie),* Zone *(2008, prix Décembre, prix du Livre Inter),* Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants *(2010, prix Goncourt des lycéens, prix du livre en Poitou-Charentes),* Rue des Voleurs *(2012) et* Boussole *(2015, prix Goncourt).*

Remonter l'Orénoque *a été adapté au cinéma par Marion Laine en 2012 sous le titre* À cœur ouvert.

DU MÊME AUTEUR

LA PERFECTION DU TIR, Actes Sud, 2003 (prix des Cinq Continents de la francophonie) ; Babel n° 903.
BRÉVIAIRE DES ARTIFICIERS (illustrations de Pierre Marquès), Verticales, 2007 ; Folio n° 5110.
ZONE, Actes Sud, 2008 (prix Décembre, bourse Thyde-Monnier sgdl, prix Cadmous, prix Candide, prix du Livre Inter 2009, prix Initiales 2009) ; Babel n° 1020.
MANGÉE, MANGÉE. UN CONTE BALKANIQUE ET TERRIFIQUE (illustrations de Pierre Marquès), Actes Sud Junior, 2009.
PARLE-LEUR DE BATAILLES, DE ROIS ET D'ÉLÉPHANTS, Actes Sud, 2010 (prix Goncourt des lycéens, prix du livre en Poitou-Charentes 2011) ; Babel n° 1153.
L'ALCOOL ET LA NOSTALGIE, éditions Inculte, 2011 ; Babel n° 1111.
RUE DES VOLEURS, Actes Sud, 2012 (prix Liste Goncourt / Le Choix de l'Orient, prix littéraire de la Porte Dorée, prix du Roman-News) ; Babel n° 1259.
TOUT SERA OUBLIÉ (illustrations de Pierre Marquès), Actes Sud BD, 2013.
BOUSSOLE, Actes Sud, 2015 (prix Goncourt).

L'auteur remercie le Centre national du livre
pour l'aide qu'il lui a accordée.

Photographie de couverture : Juliette Binoche et Edgar Ramirez dans le film de Marion Laine *À cœur ouvert* (2012). © Marion Stalens.

© ACTES SUD, 2005
ISBN 978-2-330-06121-0

MATHIAS ENARD

Remonter l'Orénoque

roman

ACTES SUD

Descifro mi dolor con la poesía
y el resultado es especialmente doloroso
Voces que anuncian : ahí vienen tus angustias
Voces quebradas : pasaron ya tus días
La poesía es la única compañera
acostúmbrate a sus cuchillos
que es la única

Raúl Gómez Jattin

1

Assis sur ma chaise, je pensais il a raison, ce que l'on attend à présent des corps c'est la putréfaction en silence, l'oubli, et de l'âme la survie sur les rôles et les registres, les certificats et les papiers, les marbres, les images. L'embaumement n'est plus de mise, les cadavres doivent disparaître, ils sont confiés à des professionnels chargés de les dissimuler, responsables de leur entrepôt, de leur manutention, de leur stockage, de leur destruction dans la terre ou les flammes – entiers ou morcelés, jeunes accidentés ou vieux rongés de maladies il convient de les cacher ; plus de dépouilles charriées par le vent, les yeux cavés, la barbe pelée ; de cercueils ouverts, de morts à ciel ouvert, le regard fermé dans leur plus beau veston, leur robe noire, il n'y en a plus ; à présent enveloppés de chêne ou de sapin, éloignés sitôt l'agonie du regard des vivants, ils sont portés, poussés en hâte vers les coulisses, vers le sous-sol où l'on ne les croisera pas, vidés et lavés, évacués du monde qui n'aime plus les voir, ennuyé de ne savoir qu'en penser, se rassurant de photographies, de témoignages digitaux ou celluloïd, autant de défunts immatériels que l'heure éloigne de la chair et pousse vers l'armée de spectres dont nous emplissons nos armoires.

Assis sur ma chaise, je pensais aux instructions que nous donnons ici au personnel soignant, débranchez tout, retirez toute trace de médecine, éloignez les machines, les perfusions, surélevez légèrement le haut du corps pour éviter l'afflux de fluides vers la tête, décrispez immédiatement les membres du cadavre, fermez-lui la bouche, arrangez ses draps, liste de procédures somme toute banales – voilà ce qu'il convient de faire avec un patient qui perd la vie chez nous, avant les visites, les formulaires, les dispositions, les déplacements silencieux sur un lit à roulettes, l'ascenseur, le sous-sol et la disparition. Les morts ne sont plus à personne, ils provoquent l'effroi, à peine entrevus aussitôt on les cache ; les familles les regardent de loin, sans savoir qu'en faire, interloquées, ébahies, désemparées devant cette chair toujours étrangère que la fin révèle. Là où, quelques secondes, quelques minutes auparavant se tenait un être cher, accroché à ce qu'il savait devoir perdre, se trouve à présent un simulacre, un masque fragile et cireux devenu le miroir de l'angoisse, le buste de la peur. Les cadavres aussi, pensais-je assis sur ma chaise, ont leur fonction comme moi j'ai la mienne, moi qui lutte contre eux – je les combats, je me débats, sans même m'en rendre compte, dans de futurs cadavres, je n'épargne ni mon temps ni ma peine pour préserver le mouvement, l'indécision qui caractérise le vivant, pour le guérir, temporairement, de l'irrémédiable que nous tâchons d'oublier, par nécessité, précisément, du mouvement face à l'immobile, et il y a des jours où ce n'est pas facile, pas facile, non, d'accepter l'échec, d'admettre, même si la plupart du temps on se résigne, d'admettre une défaite qui n'en est pas une, puisque le repos est l'état naturel des âmes, et des corps, la putréfaction.

Mon métier s'arrête là, assis sur ma chaise, sur ce seuil, dans cette antichambre, auprès des instruments stériles rangés dans leurs trousses classées par opérations, clamps, pinces, lasers, sondes, des plus antiques aux plus modernes. Ma mission prend fin ici, une fois les lames posées, les gants retirés, le masque jeté (le masque nous dissimule, disait Youri, d'un improbable regard du patient, à l'hôpital nous sommes tous identiques, des moines ou des soldats), alors que j'observe du coin de l'œil un débutant faire ses gammes de suture, derrière la vitre, point à point, appliqué, concentré, silencieux. Il ne sait pas ce qu'il fait, pensais-je. Il le saura bien assez tôt – moi-même, est-ce que je sais ce que je viens de faire, en ai-je réellement conscience ? Heureusement, je ne comprends pas ce que je manipule, ce qui bat ou s'éteint sous mes mains ; j'ignore, en fait, de quoi il s'agit réellement, je reste en surface – cette chair, ce n'est plus personne ; cette palpitation mourante déjà, ce n'est que le hasard des gènes ; ces yeux, que j'ai vus ôtés pour leur cornée, précautionneusement arrachés à leur visage, ce ne sont que des globes oculaires, et ce dos déchiré, ces reins ouverts, un réceptacle vide de sens.

Dans le sentiment diffus de la perte, qui est une longue paresse de tous les membres, assis sur ma chaise, je me demande ce qui reste dans ce corps allongé, recousu jusqu'à l'absurde par le stagiaire. Une onde me porte, à la fois calme et puissante, vers un grand fleuve patient.

Pourtant, je sais que je vais prendre mes affaires, comme toujours, me changer, mettre mon chapeau, descendre au parking, saluer le concierge, puis sortir, traverser Paris, rentrer chez moi ; je n'y trouverai personne à cette heure, Aude à son

cabinet, ma fille encore en vacances, je m'assiérai confortablement, peut-être même mettrai-je de la musique, un fond sonore, j'appuierai ma tête contre une des grandes oreilles du fauteuil, je chercherai le sommeil, et, je me connais, je vais, malgré tout ce que l'on pourra penser des circonstances, le trouver sans difficulté aucune.

2

Voilà, je suis enfin moi-même, ce que j'ai toujours voulu être, dans ce réduit comme une cale, bercée par le hublot ouvert sur l'immensité d'eau tourmentée, boueuse et verdâtre, envahie par la mangrove et la paresse, ainsi allongée les yeux vers le large, vers une rive dont on pourrait douter tant le fleuve est ample, allongée les mains sur le ventre, balancée doucement comme au cœur du monde, protégée, ce que j'ai toujours voulu être, pense-t-elle, alors que je suis sur le point d'aller vers les singes, les fourmiliers et les cataractes, vers les chercheurs d'or, les aventuriers, les contrebandiers et les guérilleros, ainsi roulée tranquillement par la rivière, au creux d'un bateau à quai dont elle sent les moteurs vibrer, l'odeur de moisissure et de gazole, de chaleur humide, enfin étendue dans cette cabine étouffante, la valise au pied de la couchette, le départ approchant, les adieux faits, sur le quai, à cette cousine et à cette famille transitoire, découverte, aimée comme le début d'un voyage un peu effrayant, rapidement, combien de temps, dix, quinze jours de transition entre un départ et l'autre, deux semaines d'attente, d'indécision, de doute et de souvenirs. Un port est un bien bel endroit pour attendre, pour laisser son corps glisser petit à petit dans le voyage, un lieu à la fois

terrien, maritime et fluvial, un rocher, une forteresse d'Amérique fondée par Colomb lui-même, un lieu de l'existence duquel on pourrait presque douter s'il n'y avait les mouvements des cargos, des barges, des porte-conteneurs et des grues qui les chargent, de l'aube au couchant dans un ballet besogneux. Les longs minéraliers paressent comme des baleines dans les remous limoneux de l'embouchure du Grand Fleuve, les remorqueurs virevoltent, les conteneurs multicolores qui s'empilent sur la berge ne laissent rien deviner des richesses qu'ils renferment, le café, les fruits, les conserves, l'or, les armes, le rhum ou la cocaïne s'y cachent sans qu'aucun parfum s'en exhale et les seules embarcations odorantes sont les volaillers, dont les innombrables cages de métal dissimulent mal les cris effrayés des poulets et répandent une puanteur de cloaque en guise de fumée.

Personne ne me trouvera dans cette cabine emplie de la fadeur humide de la rivière, pense-t-elle, et elle ne sait si en être triste ou heureuse, le cœur suspendu entre deux départs, coincée dans ce recoin exigu dont elle a juste vérifié qu'il ferme bien à clé – la couchette et le lavabo étroit, l'armoire minuscule, voilà mon monde à présent, avec pour seule ouverture ce hublot à un mètre cinquante de la surface, noyé dans les reflets verdâtres du fleuve qui viendra, dès la première tempête, se lancer à l'assaut du plat-bord et frapper avec une force digne d'un océan le verre sali, au pourtour rouillé, qui protège ma fuite, elle pense sa fuite, mais de quoi pourrait-elle fuir, elle emporte tout avec elle, les mains sur son ventre, les trois livres auxquels elle tient dans sa valise et les souvenirs – spectres, fantômes, plaisirs et douleurs – bien serrés dans son cœur

tout près de la soudaine angoisse qui l'étreint au plus profond de ce bateau, dans la chaleur moite d'une journée du tropique.

Cette ville qu'elle quitte, c'est une lame, refermée sur elle-même. Elle en a la beauté fine, le long profil, du phare aux murailles. Jusqu'à la couleur du métal, le reflet de l'eau sur les immeubles. C'est un péril replié. Elle resserre ses mains sur son ventre. Il n'y a aucun changement notable, aucune transformation à part l'absence du sang, elle s'observe fréquemment. C'est le climat et la chaleur, sûrement, quoi d'autre ; pourquoi se cacher ici et à soi-même, ce serait si simple, un médecin résoudrait tout en une seconde ou deux, elle ne peut être une exception, malgré les apparences. Rien ne bouge, tout est comme arrêté, malgré les moteurs qui tournent au ralenti, elle sait que le départ se fera attendre, on l'a prévenue ; ils appareilleront à la nuit tombée, vraisemblablement, lorsque le chargement sera achevé.

La tendresse de sa cousine était dangereuse aussi, autre genre de lame, regarder dans les yeux ses beaux enfants bruns, sa maison, voir, observer chaque jour son combat pour le foyer : le ménage, les courses, la lessive, le bain, les mères se ressemblent toutes, ou presque, la sienne n'aurait pas agi différemment avec une lointaine parente comme elle, elle l'aurait adoptée car elle aussi avait besoin de ces obligations pour vivre, des autres pour exister, qu'ils la remercient ou pas, et elle était bien contente de cette nouvelle enfance offerte, en un sens, elle n'avait qu'à se laisser aller, flotter doucement, attendre qu'on la conduise à ce bateau, elle a résisté aux invitations à rester, aux avertissements, aux dangers qu'on lui énumérait, une femme seule, une jeune fille, seule, tu